

Béziers avril 2013

CORPS DE MÈRE, CORPS D'ENFANT L'ACCOUCHEMENT/NAISSANCE AVANT LA MÉDICALISATION

Jusqu'au XIX^e siècle, dans une société occidentale qui était restée largement rurale, l'environnement naturel influençait profondément les comportements. C'était là un monde où dominait la pensée analogique, où la relation aux ancêtres morts restait très forte et où la manière « d'être au monde » différait sensiblement de la nôtre. Dans cet univers de vie qui nous est devenu étranger, le corps de l'individu pris dans un réseau complexe de relations ne s'appréciait donc pas de la même façon qu'aujourd'hui. Rien sans doute ne le montre mieux que la relation vécue dans les campagnes entre la femme et son enfant, pendant la grossesse et l'accouchement.

La naissance/accouchement constitue donc un bon observatoire pour cerner aux siècles classiques l'évolution de l'imaginaire du corps, même s'il est souvent difficile de percevoir les gestes de la naissance, les rapports au corps, car « ces évidences-là » ne laissent que des traces discrètes, indirectes. Les sources provenant des populations elles-mêmes sont en effet peu nombreuses et toujours demeure la question de leur interprétation par des observateurs extérieurs à la culture rurale dominante.

Incidentement, les médecins ou les folkloristes attirent l'attention sur une posture, sur un geste qu'ils caractérisent parce qu'il leur semble étonnant ou dangereux ; en tous cas, pas ordinaire. Et il est alors tentant de condamner ce qui sort de la norme et appartient à une culture à laquelle médecins et folkloristes, hommes de la ville, sont devenus progressivement étrangers.

LA GRAINE AU CORPS : LA FÉCONDITÉ

Le corps de la femme est concerné bien avant la grossesse, tant il est vrai que la pire des situations c'était autrefois pour un couple d'être stérile. D'où les rites auxquels la femme se soumet lorsqu'au bout de deux ou trois ans de mariage, elle n'est toujours pas enceinte.

Rites de fécondité

La quête de la fécondité met le corps en jeu. Ce qu'il faut c'est réveiller la nature qui semble endormie. D'où l'importance accordée à l'eau, aux pierres et aux arbres, les trois éléments fondamentaux. Les rites de fécondité accomplis par la femme s'effectuent en effet toujours dans les « sanctuaires de la nature ». L'eau riche en germes est symbole de vie ; la croyance aux vertus génésiques de l'eau est très commune dans les campagnes. La femme qui n'a toujours pas d'enfant se rend à une fontaine, à une source pour y faire discrètement ses ablutions, pour s'y baigner ou pour boire de son eau. Elle a souvent une préférence pour une source ferrugineuse, couleur de sang, ou encore une fontaine ou puits qui de temps immémorial passe pour être « une fontaine ou un puits à enfants », les « Kinderbrunnen » alsaciens. Le rite peut aussi concerner un arbre, pas n'importe lequel bien sûr, un arbre-matrice de la communauté : la femme va « embrasser l'arbre », le ceindre de ses bras, dans l'espoir de devenir fertile. Parfois, elle va secouer l'arbre à un moment précis de l'année (à Noël en Champagne). Cet arbre est souvent un cerisier, un arbre à fruits rouges à noyaux qui passe pour prolifique.

Les pierres à glissades ou à frottis constituent une troisième sorte de recours. L'univers minéral est toujours très sollicité. Plus que l'arbre, la pierre semble défier le temps ; plus que la source, elle impressionne ; surtout s'il s'agit d'un ancien dolmen ou d'un ancien menhir, une de ces « pierres plantées » qui renvoient aux temps néolithiques, c'est à dire à tout un passé de croyances... la glissade de la femme, les fesses à nu sur « la pierre écriante », le frottement du ventre contre le mégalithe ont pour but de réveiller les entrailles pour qu'elles s'ouvrent à la conception. Comme s'il fallait récupérer dans la nature une graine d'enfant en suspension...

Les dévotions de la « bonne chrétienne »

Mais ces pratiques que l'on peut considérer comme « païennes » ne sont bien sûr pas les seules. Dans une société profondément marquée par l'enseignement de l'Église, l'aide de Dieu est nécessaire lorsque le corps de

la bonne chrétienne, pour une raison que l'on ne connaît pas, se refuse à concevoir. L'image de la Vierge figurant dans le sanctuaire paroissial est souvent le premier recours. Ce n'est que lorsque le résultat de ces dévotions locales s'avère infructueux que l'on envisage un déplacement vers un sanctuaire d'une Notre-Dame de Grâces, de Conception ou de Visitation, ou vers celui d'un saint ou d'une sainte qui ont eu, à un moment donné de leur existence réelle ou légendaire, un rapport avec la fécondité. Une fécondité parfois refusée, comme dans le cas de sainte Marguerite souvent invoquée par celles qui veulent avoir des enfants ou celles qui accouchent. Quant à la réputation de sainte Agathe, invoquée à la fois par les femmes stériles et les nourrices, elle est liée à l'épisode majeur de son martyre : l'ablation des seins. Or, le lait est nourriture originelle et symbole de vie.

Le rituel est souvent très matériel. On offre un oeuf, germe de vie, on va « coiffer la statue de sainte Anne ». En se mariant la jeune femme adoptait une nouvelle coiffure qui était celle de la femme-mère ou future mère ; et « en coiffant sainte Anne » elle marquait sa volonté d'être enfin fécondée. La femme pouvait aussi s'asseoir sur une pierre où un saint avait laissé de nobles empreintes lorsqu'il s'y était lui-même assis... En Limousin, elle allait toucher le verrou phallique du sanctuaire de saint Léonard, à Saint-Léonard de Noblat...

DEUX CORPS EMBOITÉS : LA GROSSESSE

La grossesse est pleine d'interdits symboliques : pour sauver son enfant et se sauver elle-même pendant cette période si délicate, la femme enceinte doit dans cette société magique respecter certains interdits. Les plus fréquents concernent les attitudes et les gestes qui peuvent compromettre la bonne santé ou l'intégrité corporelle du fœtus au ventre maternel. Il est des gestes qui s'imposent et d'autres qu'il n'est pas recommandé ou même interdit de faire. D'emblée, il faut insister sur l'importance du regard de la femme enceinte : il est des spectacles qu'il ne faut pas qu'elle voie, car elle risquerait « d'impressionner » l'enfant qui naîtrait alors avec une marque sur le corps... Le vaste domaine de l'imagination maternelle.

Peurs et interdits

Il est des gestes qui préviennent le mal, qui servent à le conjurer ; d'autres au contraire qui le favorisent, comme « s'asseoir les pieds pendants ou situés en croix, une jambe sur l'autre », ce qui rend les enfants difformes et le travail de l'accouchement laborieux. Il faut également supprimer tout ce qui sur le corps évoque le lien, la fermeture, comme le lacet, le collier superflu, la ceinture. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, depuis le haut Moyen Âge, la femme enceinte est dite « incicta », c'est-à-dire sans ceinture. Il est des tâches qu'elle doit éviter. On la dissuade par exemple de dévider des pelotons de fil ou de laine, car elle aurait du mal à accoucher et l'enfant pourrait naître... avec le cordon autour du cou ou même étranglé. On voit à travers ces exemples, l'importance que l'on accorde à l'analogie, à la pensée analogique, à tout ce qui fait « penser à », à l'image qui évoque telle ou telle chose.

Citons encore tous ces interdits visant à anticiper le cours des choses : la femme ne doit sous aucun prétexte travailler elle-même au trousseau de l'enfant, car elle risquerait de porter malheur à son enfant. Il lui faut enfin se garder de tout contact avec la mort ou avec ce qui la symbolise : ne pas suivre un enterrement, ne pas regarder un mort, surtout un enfant mort.

Tant de peurs et d'interdits expliquent l'importance accordée aux protections, les amulettes que l'on se prêle et que l'on place sur le corps. L'exemple le plus frappant est bien celui de la pierre d'aigle, cette pierre creuse, contenant une autre pierre, dite aussi pour cette raison « pierre grelottante ». Elle joue un rôle important pendant la grossesse à condition qu'on la fixe dans la partie haute du corps, le cou ou le bras. L'amulette peut d'ailleurs avoir été christianisée, comme le montre l'exemple des scapulaires de saints placés eux aussi dans la partie haute du corps.

Comme pour la quête de fécondité, la femme enceinte se tourne vers la Vierge, cette Mère qui a accouché sans douleur. Un sanctuaire de Notre-Dame de Délivrance aura sa préférence ; elle en rapportera, à défaut d'une ceinture miraculeuse de la Vierge, comme celle de Quintin en Bretagne, un

ruban béni, qu'elle aura fait toucher à la sainte relique. Dans ce monde là, toucher ou faire toucher est en effet un rite essentiel de protection. Mesurer le ventre également : la femme enceinte prend la mesure exacte de son tour de ventre pour offrir un cierge de la même longueur, espérant ainsi assurer une protection efficace à son fœtus.

Et puis, il y a tous ces gestes destinés à révéler un message caché : comme celui du sexe de l'enfant à naître. La diversité des interprétations régionales ne doit pas faire oublier l'essentiel : on recherche partout une grille de « lecture » des signes. Nous sommes là dans le vaste domaine de la divination, où l'on imagine volontiers des révélateurs : le masque de grossesse, la forme du ventre (pointu, ce sera une fille, rond, un garçon). Mais le critère essentiel est celui de la latéralisation du corps. Porter à droite, c'est signe que la femme enceinte aura un garçon. La droite est noble ; tout ce qui a à voir avec la droite est favorable, et le garçon est forcément à droite ! Aussi, partir du pied droit, ramasser spontanément de la main droite un objet tombé à terre est-il interprété comme l'annonce d'un garçon. Suivant qu'il est garçon ou fille, le fœtus « parle » à droite ou à gauche...

La femme « cuisinière de son enfant »

Si dans les premiers mois de la grossesse, l'enfant se trouve au large dans la matrice, au fur et à mesure que le temps passe et qu'il prend du poids et du volume, son horizon se restreint ; il éprouve de plus en plus le sentiment d'être captif. Voilà pourquoi, le fœtus, locataire du ventre maternel, est poussé à sortir de cette prison de chair et à devenir l'artisan de sa propre naissance. Car lentement, la pâte fœtale a pris forme dans le ventre maternel ; elle a levé, gonflé dans ce milieu rond, clos et chaud comme un four. Voilà que le fœtus est à point. Il est bien formé en toutes ses parties et sa peau, sa « croûte », lui permet de supporter sa venue au monde. Vient-il trop tôt, prématuré, (« prae-maturus »), pas mûr, pas cuit ? C'est qu'il n'est pas resté suffisamment au four. A-t-il au contraire le teint trop mat, le cheveu noir ? C'est qu'il est resté trop longtemps au four... Parce que l'on comptait en mois lunaires, on croyait en effet aux naissances tardives, à dix,

voire onze mois de grossesse. Cette métaphore de la bonne cuisson qui fait le bel enfant et permet au nouveau-né de supporter les agressions du monde extérieur s'est perpétuée dans le langage jusqu'à nos jours : dans la région lyonnaise, dire aujourd'hui d'une personne qu'elle n'est pas « bien cuite », ou qu'il « lui a manqué un fagot », c'est souligner son manque de maturité et de jugement.

Au XVIII^e siècle, les praticiens prennent progressivement leurs distances avec ce qu'ils considèrent désormais comme des pratiques de « bonnes femmes ». Ils dénoncent comme superstitieux, après l'avoir longtemps toléré, l'usage des amulettes de protection, qui avaient pourtant pour mérite de rassurer la femme. Mais ils continuent à être eux-mêmes influencés par la médecine des humeurs. Ils sont persuadés qu'ils existe une « topographie » spécifique du corps de la femme sur lequel il faut agir. Ainsi, jusqu'au milieu du siècle, la saignée est-elle couramment pratiquée lorsque la femme enceinte et en couches est atteinte de « pléthore » : au bras pendant la gestation, à la jambe au moment de l'accouchement. Des femmes sont ainsi saignées des dizaines de fois pendant leur grossesse ! Au risque de faciliter ce que l'on prétendait freiner : l'épuisement de la femme et la fausse-couche.

UNE SÉPARATION PHYSIQUE ET SYMBOLIQUE :

L'ACCOUCHEMENT

Avec les premières douleurs et la rupture de la poche des eaux, le corps de la femme entre dans un autre rituel, celui de l'accouchement. Elle est vite entourée de parentes et de voisines qui viennent par solidarité lui apporter leur aide. L'une d'elle se distingue : la matrone. Le comportement de l'accoucheuse, ses directives et ses gestes à l'égard du corps de la femme sont au cœur même de la séquence des couches. Sa sollicitude est grande à l'égard de celle qu'elle accompagne dans ses épreuves, allant parfois jusqu'à pleurer avec elle.

Pour être accoucheuse, il faut avoir été mère, avoir éprouvé dans son corps

l'expérience de la maternité, à tel point qu'il arrive qu'on choisisse comme accoucheuse celle qui, dans le village, a eu le plus grand nombre d'enfants...

La matrone « travaille »

Ordinairement, la matrone ne reste jamais inactive ; dès qu'elle arrive, elle commence à « travailler », ce qui consiste à intervenir de manière significative sur le corps. Elle commence à toucher la femme qu'elle a fait placer sur le bord d'une chaise ou du lit. Il s'agit de faciliter l'ouverture des parties de la génération, de les distendre, pour faciliter, pense-t-on, la sortie plus aisée de l'enfant... Ses doigts, sa main, son avant-bras même, sont enduits d'un « lubrifiant » destiné à assouplir les tissus, à faire glisser l'enfant hors du ventre maternel. La lubrification au début des couches est une pratique générale à laquelle les accoucheurs eux-mêmes ont recours. Tel s'enduit les doigts de beurre frais, tel autre d'huile, tel autre encore de saindoux : tout dépend du fond de cuisine local. Pour faciliter le passage, la matrone préconise également des fumigations, installant la femme, comme en Languedoc, sur un chaudron chaud.

Le corps est constamment sollicité. Entre deux périodes de contraction, la matrone encourage la femme à marcher, appuyée sur les épaules de deux compagnes ; elle l'invite parfois à monter et descendre l'escalier qui conduit au grenier... Il arrive même dans des cas extrêmes que l'on fasse appel à l'ensacheur (l'homme qui met le grain ou la farine dans les sacs), pour qu'il secoue la femme dans l'espoir de faire naître enfin l'enfant dont elle ne parvient pas à se séparer...

Les positions diverses que peut prendre la femme au moment de l'accouchement témoignent de la liberté qui lui est laissée. Il s'agit de faciliter le travail et d'épargner à la femme les grosses fatigues. L'essentiel est qu'elle puisse trouver d'elle-même la position qui lui convient le mieux : debout près de l'âtre, accroupie puis à genoux, voire à quatre pattes, assise surtout, soit sur une chaise, le bord du lit ou sur une autre personne. Il existe des positions « de pays » (debout en Bretagne, à genoux ou accroupie

en Basse-Normandie et dans le Berry), en fait plutôt des doublets de positions, car certaines positions sont difficiles à tenir longtemps : ainsi, la position accroupie, la plus naturelle se transforme-t-elle souvent en position sur les genoux, voire à quatre pattes. Mais il est peu fréquent que la femme donne naissance à son enfant couchée dans le lit conjugal. Pour des raisons de propreté, de décence (évacuation des lochies et du sang), il faut que la femme soit épuisée par trois à quatre jours de travail et de souffrances pour qu'elle accepte, épuisée, de s'allonger dans le lit...

Lorsque l'enfant enfin se présente et « tombe au monde », c'est l'accoucheuse qui le reçoit ordinairement « dans le tablier », pour le confier ensuite aux femmes qui vont jouer le rôle de gardes. Dès qu'il a crié, on examine ses ouvertures, on dégage éventuellement les glaires en lui soufflant dans la gorge avec le conduit d'une plume, on s'assure de son intégrité. La matrone qui s'occupe d'abord de la condition de la femme établit une sorte de va-et-vient entre la mère et l'enfant. L'enfant vient-il en état d'apnée ? Elle s'efforce, grâce à ses « petits secrets », de le faire revenir à la vie. Certaines accoucheuses savent pratiquer le bouche à bouche, voire le massage cardiaque. À l'égard du cordon, les pratiques peuvent différer. Il y a celles qui le coupent rapidement et l'attache à la cuisse de la femme en attendant que vienne la « délivrance » et d'autres qui préfèrent attendre que le placenta soit sorti pour procéder à l'incision. L'attitude ordinaire veut que l'on fasse l'incision plus près du ventre pour la fille que pour le garçon, pour respecter culturellement la différence sexuelle.

Le façonnage du corps de l'enfant

Lorsque l'enfant est né, on s'empresse de prendre soin de lui. Le laver, le vêtir est l'œuvre des femmes qui ont assisté la mère pendant tout le temps des couches. Mais à la différence des animaux, le ventre maternel ne donne jamais le jour à un petit d'homme d'emblée autonome. Le corps du nouveau-né ne se tient pas : il faut l'assurer avec le maillot. Bandelettes et langes viennent prendre en somme la relève d'un ventre maternel qui abandonne l'enfant toujours trop tôt. Mais il ne suffit pas au jeune plant

d'être maintenu droit.

Certains gestes sont destinés à protéger l'enfant contre les mauvaises influences qui sont toujours supposées menacer la vie fragile de l'enfant. La crainte du maléfice, du sort jeté, pousse à multiplier les précautions. On dispose par exemple des pointes de fer à proximité du berceau pour dissuader les personnes malintentionnées de porter atteinte à son intégrité. Mais l'action sur son corps est à la fois plus constante et plus contraignante. Certes, on évite maintenant de tremper dans l'eau froide d'une rivière le corps de l'enfant, comme le faisaient les anciens Germains dans le but de le forcer, de « tanner le cuir ». Mais on n'a pas renoncé jusqu'au XVIII^e siècle parfois au « saupoudrage de sel » du nouveau-né, une pratique ancienne, puisque des auteurs anciens comme Soranus d'Ephèse et Moschion au I^{er} et Galien au II^e siècle y font références. La référence à cette pratique est encore présente chez Aldebrandin de Sienne au XIII^e siècle, Jacques des Pars au XV^e et Scévole de Sainte-Marthe au XVI^e, et la pratique a persisté bien après que les médecins s'y fussent opposés. Ce saupoudrage consistait donc à pulvériser sur le corps de l'enfant un mélange de « sel blanc bien pilé » et de substances douces et odorantes, comme de l'essence de roses, ou encore de vin, alors considéré comme un désinfectant. On plaçait parfois l'enfant dans un cataplasme de sel fin dans lequel il était enveloppé pendant quatre ou cinq jours ; et ensuite, comme l'épiderme était entamé, le corps était lavé avec de l'eau ou du vin. Même après la disparition de la pratique au XVIII^e siècle, la coutume persista de mettre un peu de sel dans le premier bain. Une pratique qui paraît avoir été universelle, puisqu'on la rencontre parfois jusqu'à l'aube du XX^e siècle en Palestine, en Arménie, en Grèce et même dans certaines régions d'Allemagne...

Durant les premières semaines de son existence, le nouveau-né fait penser à une larve trop vite sortie de son cocon ; c'est un être inachevé. Aussi le rejeton comme le rejet de l'arbre a-t-il besoin d'être complété, émondé, remodelé. Le façonnage volontaire du corps concerne principalement la tête. Deux méthodes sont alors utilisées dans ce façonnage auquel procède

systématiquement la matrone tant à l'égard des filles que des garçons : par couchage, en Auvergne, Alsace et dans les pays germaniques (les pays des « nuques plates ») et en Gascogne où la tête, comprimée sur un oreiller très dur, se développe latéralement, ce qui fait de cette province le pays des « têtes rondes ». Mais la méthode la plus répandue est bien celle du modelage manuel. La tête est déformée par pression sur les os du crâne pour lui donner une forme annulaire, « en pain de sucre » et la déformation est entretenue plus tard par des bandeaux, foulards et mouchoirs de contention qui seront abandonnés au bout de quelques années pour les garçons, mais qui seront permanents chez les filles. Cette « déformation toulousaine » est restée fréquente dans cette partie du sud-ouest jusque dans les années 1880.

S'il était spectaculaire, le modelage de la tête n'était pas la seule intervention sur le corps du nouveau-né, puisqu'il était fréquent que la matrone procède également à la section du filet de la langue avec l'ongle du pouce laissé anormalement long. On pensait qu'ainsi l'enfant aurait la « langue déliée », qu'il ne serait pas « baveux », c'est à dire bègue, et qu'il pourrait téter plus aisément. Dans certains pays, comme en Espagne, on procédait aussi à l'affinement du nez et dans les Charentes à la déformation des doigts. Derrière ces pratiques se devine l'image d'un corps *naturellement* inachevé au sortir du ventre maternel, comme s'il était né trop tôt. Ces interventions sur le corps de l'enfant avaient donc pour but de le socialiser en lui donnant « un air de pays ».

La volonté d'accentuer les différences sexuelles est également manifeste. La petite fille est ainsi préparée à tenir son futur rôle de femme. On lui fait des fossettes « ces petites cavités requises pour une beauté parfaite ». Au XVIII^e siècle, le chirurgien Dionis nous parle de ce véritable cérémonial qui consiste à « mettre deux pois au bas des joues vers les angles de la bouche et de les y appuyer, pour y former deux petits trous » : les femmes prétendaient qu'on les conservait toute la vie et que « c'était un trait de beauté ». Mais la fillette est également préparée à son futur rôle de mère. À

Paris, au XVII^e siècle encore, on lui tire les bouts de seins pour qu'elle soit plus tard une bonne nourrice. Le chirurgien lillois Michel Rennart, conseille en 1689 de tirer et allonger les bouts de seins « avec le pouce et l'index graissé de lard frais ou de pommade » ; et en 1906 encore, dans le sud-ouest, la matrone emploie une technique différente : elle applique la bouche sur les bouts de seins et pratique la succion.

UNE AUTRE MANIÈRE D'ÊTRE AU MONDE

Qu'est-ce qui se cache derrière ces rites, cette gestuelle ? Que peut-on restituer d'une réalité plus profonde ? Pour essayer de comprendre la manière dont se déroulent les couches et la naissance de l'enfant, il faut bannir le mot de « superstition » qui n'est qu'une facilité de langage traduisant l'incompréhension ou pis, la volonté de ne pas entrer dans une logique jugée passéiste et dévalorisante. Les gestes de la naissance ne sont pas en effet des gestes gratuits, anodins. Ils nous renvoient à une symbolique, à une anthropologie c'est-à-dire à une manière d'être au monde ; et cette appréciation vaut au moins jusqu'au début du XX^e siècle, en France et dans les pays d'Europe occidentale. Même s'il existe bien sûr des variantes locales, on peut tenter de dégager quelques constantes.

Un corps de femme sous influence

Dans la société rurale des siècles passés, le corps était beaucoup sollicité pour le travail, pour la défense, pour la survie. Mais ce qui est sans doute le plus important ici c'est la valeur symbolique de comportements sous-tendus par la pensée analogique. Tout geste a valeur symbolique. Nous l'avons vu avec la « pierre d'aigle » : on s'empresse de la retirer du cou ou du bras, lorsque la femme commence à avoir ses premières douleurs, pour la lier à l'une de ses cuisses dans l'espoir de tirer le corps de l'enfant vers le bas, pour le faire naître. Mais une fois le placenta expulsé, on retire vite la pierre d'aigle par crainte de voir cette « pierre qui tire » causer l'hémorragie... On comprend mieux alors le rôle de la « pierre grelottante » symbolisant

l'enfant pendant la grossesse : elle empêchait alors symboliquement l'accouchement prématuré, la fausse couche. Une telle amulette donnait confiance à la femme à défaut d'avoir une valeur efficace.

Tout ceci conduit à évoquer une géographie originale du corps de la femme, un corps sur lequel s'exercent les forces de la nature : un conduit, un fourreau qui facilite ou bloque l'enfant et sur lequel il faut agir : l'enfant retenu par les glaires : d'où l'escalier, et l'ensacheur... Au risque de créer de grosses complications.

Mais si l'on a souvent fort à faire, c'est à cause de la matrice qui est considérée comme un être vivant (« elle roule dans le ventre comme une boule »), comme un animal qui ne veut pas lâcher prise... Pour la matrone, il s'agit de ramener la matrice au point médian du corps d'où elle n'aurait jamais dû bouger. Pendant longtemps, jusqu'au XVII^e siècle, le discours savant, celui des médecins et anatomistes, ne différait guère de l'appréciation populaire : il fallait amadouer cette matrice-crapaud dont les femmes enceintes déposaient l'image dans les sanctuaires qu'elles fréquentaient pour avoir un bon accouchement.

L'usage des odeurs et des parfums renvoyait à cette vision du corps féminin. Par le haut : on faisait volontiers respirer à la femme en travail des plumes brûlées à l'odeur insupportable, ce qui entraînait des nausées et contribuait aux contractions. Par le bas : on présentait à la vulve de la femme les parfums, les odeurs que l'on jugeait les plus agréables dans l'espoir de captiver la matrice pour qu'elle lâche sa proie... Il s'agissait de faire sentir au fœtus le bonnet ou le pantalon du père placé également à la vulve ou d'utiliser la « civette », cette huile produite par la transpiration sur les testicules de l'homme, pour séduire « la mère », la matrice. Ce qui introduit une connotation sexuelle dans ce jeu de séduction...

Les « prisons du corps »

En fait, ce que l'on redoute le plus, c'est que la matrice refuse de s'ouvrir, qu'elle retienne indéfiniment l'enfant, au risque de le faire mourir et avec lui, sa mère. Dans le domaine des représentations, apparaissent alors « les

saintes et les saints de la délivrance », avec cette idée forte qu'un corps est alternativement ouvert ou fermé, libre ou prisonnier. Il n'est pas anodin en effet qu'un personnage invoqué pour avoir des enfants, comme saint Léonard, le soit également pour assurer la naissance et aussi pour la délivrance des prisonniers. Il est par excellence le saint de la délivrance, celui qui commande à l'ouverture des pertuis du corps. Le corps se déverrouille en invoquant le saint libérateur et l'enfant qui n'est plus retenu par le corps maternel « tombe au monde ». La naissance est une délivrance. Le combat que mènent de concert la femme et son enfant au moment de la naissance témoignent de cette existence des *prisons du corps* : l'enfant est *prisonnier du corps de sa mère*, du ventre maternel qui l'a pourtant protégé pendant neuf mois, et qui devient au moment où il veut sortir le plus affreux des *cachots*, celui où il risque de périr... Quant à la mère, elle est, elle aussi, prisonnière : *prisonnière d'un enfant* qui ne peut, ou ne veut, la quitter et risque de causer sa mort. Le ventre-four, où la pâte d'enfant a lentement gonflé et mûri, devient un tombeau. La destinée des deux corps, lors d'accouchements difficiles, conduit à considérer cet emboîtement comme la cause de la plus grande des tragédies.

Dans l'univers mental des siècles passés, l'idée est en effet constamment sous-jacente que le corps est victime de forces contraires (la maladie, le sort, les autres...) qui le privent de sa liberté d'agir ; et que dans sa vie l'homme passe alternativement par des phases de captivité et d'émancipation : prisonnier/libre ; enfermé/libéré. Tout doit donc être mis en œuvre pour que la femme en couches dont le corps est provisoirement verrouillé se perpétue dans l'enfant qu'elle veut mettre au monde.

Un corps ambivalent

Tous ces comportements nous renvoient à un vieux fond de croyances. Pendant des siècles, voire des millénaires, une conception disons « naturaliste » de l'existence a fait de la Terre-Mère le vivier où se renouvelaient toutes les espèces, donc l'espèce humaine ; et l'individu n'était qu'un rouage dans la chaîne de solidarités qui unissait les hommes d'une

même lignée. Dans ce contexte, le concept de liberté individuelle n'avait guère de sens. Le *corps* lui-même était en quelque sorte *ambivalent*. La relation avec la communauté était en effet charnellement ressentie la vie durant : chacun avait *son corps en propre* depuis la rupture du cordon ombilical et en même temps éprouvait très fortement son appartenance au *grand corps collectif de la lignée*, à la grande famille des vivants et des ancêtres morts. Et le nouveau-né n'était qu'une pièce parmi d'autres de cette immense mécanique qui semblait ne jamais devoir s'arrêter.

Dès lors, on comprend mieux la raison de certains gestes, de certaines démarches. Comme cette quête de la fertilité à tout prix dans les sanctuaires de la nature. Ce que la jeune femme va chercher en ceignant un arbre de ses bras, en se baignant dans des sources isolées, ou en se frottant le ventre contre des « pierres à enfants », c'est une graine d'ancêtre, dont elle espère ainsi être favorisée : graine de grand père ou de grand-mère qu'il faut à tout prix régénérer, faire renaître en un petit enfant : la graine des enfants-ancêtres. Une tradition vosgienne et germanique ne voulait-elle pas que le nouveau-né ramène à la vie l'âme de l'ancêtre ?

La destinée de l'enfant et celle de « l'ancien » apparaissent en effet étroitement solidaires. Par une sorte d'automatisme régulateur, lorsque l'un apparaît, l'autre s'en va. Dans les croyances, la mutation est amorcée par l'un ou par l'autre : l'enfant s'annonce ou l'ancien disparaît (« Il y aura une naissance dans la famille parce qu'il y a eu un décès », « il faut que les vieux fassent place aux jeunes ») Avec toujours cette idée que l'on vit dans un monde plein, dans une grande famille de vivants et de morts toujours égaux en nombre, avec un « capital constant et roulant d'âmes » réparties dans les deux mondes, entre lesquels les échanges se font « vie pour vie, âme pour âme ». La tradition longtemps vivante à la campagne qui voulait que les nouveau-nés portent le prénom des grands parents témoigne de cette volonté de lier le passé et l'avenir, d'assurer en quelque sorte la fermeture de cette structure circulaire qui caractérisait l'univers mental des populations rurales d'autrefois.

Avec la Renaissance, c'est précisément toute la vision rurale, de l'existence et du cycle vital, de la conception du monde, de l'imaginaire du corps qui va commencer à changer. À la ville, à partir du XVI^e siècle, l'individu se dégage lentement des contraintes de la famille et du lignage. La modification des concepts d'espace et de temps (l'héliocentrisme de Copernic, 1543) le corps à corps comparatif qu'on établit presque spontanément avec les ethnies des nouveaux mondes, l'exploration anatomique (La publication du premier grand traité d'anatomie, la *Fabrica* de Vésale, en 1543 également) modifient la conception du corps et la perception du cycle vital.

L'individu entend maintenant disposer pleinement de son corps, d'un corps véritablement autonome. Mais en s'arrachant au grand corps collectif du lignage, il paie son émancipation au prix fort ; car de ce corps individualisé, il ressent alors l'angoissante fragilité. Lorsque vient l'heure de la maladie, de la souffrance et de la mort, la solidarité de la lignée ne joue plus. La mort qui était jusqu'alors considérée comme une étape de la vie, et était à ce titre acceptée, devient une épreuve dont on veut repousser l'échéance... D'où le désir de l'individu de préserver son corps le plus longtemps possible, de le soigner, de le faire durer.

Désormais, sauver sa vie et celle de l'enfant

Ainsi, à la passivité séculaire, à une sorte de fatalisme qui était le propre des sociétés rurales, fait place désormais une aspiration aux soins, une volonté de se sauver, en faisant appel à ceux qui font profession de soigner le corps souffrant, aux hommes de l'art. Or, à cette demande de soins, dont témoignent les femmes en couches, le praticien de la fin du XVII^e siècle s'avère souvent encore bien incapable de répondre. Songeons aux médecins de Molière ! A la montée des espoirs correspond le retard des savoirs. Et il faudra qu'émergent les thèses populationnistes et que l'Etat intervienne dans la politique des soins, en soutenant par exemple les cours d'accouchement de Madame Du Coudray, pour que le corps médical prenne conscience de la nécessité de réformer sa pratique. L'intervention de l'accoucheur a donc été largement préparée dans les consciences. Dans un

domaine aussi sensible que celui du corps, de la pudeur des couches, elle n'était d'ailleurs concevable que si les femmes y consentaient.

Peu à peu émergent les comportements contemporains : souci de rompre avec la ronde, désormais jugée infernale, des maternités à répétition ; désir d'avoir des enfants non plus seulement pour assurer la permanence du cycle vital, mais pour les aimer et en être aimé. Bref, réaliser le couple, sans être obsédé par la perpétuation de l'espèce. Avec en filigrane, la profonde mutation d'un corps désormais individualisé que l'on veut faire durer à tout prix. Et c'est alors que l'on mesure l'importance de la mutation intervenue dans les consciences et les comportements.

Aujourd'hui, nous sommes dans un autre univers mental. Corps de mère et corps d'enfant n'ont plus guère à voir culturellement avec la conception que l'on en eut jusqu'au XIX^e siècle.